

Renaud Camus

# Voyageur en automne

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Tiens, encore une fois :

« ... tout ce que Hääänon il devait à Lemka dans la conception sienne de la patrrrie... »

Mais la traductrice ne semble pas satisfaite de sa traduction, et elle se reprend :

« ... dans la conception sienne de l'absønce... »

En effet, ce n'est pas exactement la même chose. De toute façon, la formule n'est toujours pas la bonne, semble-t-il. La jeune femme – on imagine que c'est une jeune femme, mais on ne peut pas la voir –, la jeune femme s'impatiente, parce que l'intervenant, tandis qu'elle hésite, continue sa communication, et qu'elle a peur d'en perdre le fil. Tout ce travail pour un seul Français dans la salle, doit-elle penser, et pour deux ou trois malheureux Roumains ou Tchèques, plus un Italien, qui suivent tout le colloque en français. Les seules autres langues de traduction sont l'anglais, la plus demandée, le russe et l'allemand.

« ... dans la conception sienne de *la patrrrie comme absence, de l'absence comme patrrrie...* »

Pressée d'en finir avec cet obstacle inattendu, elle semble donner les deux tournures pour équivalentes, avec une nette intonation d'agacement dans le timbre, et la suggestion appuyée, même, que de toute façon la nuance, si nuance il y a, ne doit pas avoir grande importance : sexe des anges, cheveux coupés en quatre d'intellectuels, probablement... En attendant, débrouillez-vous avec ça.

Ce qui l'intrigue, lui, l'étranger, sagement assis qu'il est sur le côté, à mi-hauteur du vaste amphithéâtre triste à moitié vide, ce n'est pas cette incertitude de la voix grésillante, dans son oreille, pour rendre dans sa langue à lui un concept un peu délicat, c'est vrai, de la délicate herméneutique hänonienne. Le terme caronien en question est déjà complexe en lui-même, pour commencer, ayant été forgé pour son propre usage par Odysseüz Hänon en personne – du moins le voyageur l'avait-il toujours cru jusqu'à présent s'agit en tout cas d'une difficulté tout à fait classique de toute réflexion critique sur l'œuvre, et elle lui est de longue date familière. Il se souvient s'être colleté personnellement avec elle, à plusieurs reprises, dans le passé, et avoir été tenté, pour tâcher de la résoudre, de confectionner tant bien que mal un mot-valise, pas trop bien sonnante, hélas ! quelque chose comme *patrence, pabsence, patrabsence, absencie...* Il a dû finalement se rabattre, comme tous les spécialistes français, sur un lourd et trop long *territoire paternel de l'absence*, qui n'a même pas le mérite, bien sûr, d'une rigoureuse exactitude.

C'est à force de glissements de cette sorte, pense-t-il, inévitables, qu'il existera bientôt un Hänon français,

un Hänon anglais, un Hänon serbo-croate, un Hänon japonais, un Hänon portugais, qui sait, autant d'Hänon universels qu'il existe de langues dans lesquelles le grand Odysseüz sera successivement traduit et commenté; et qui viendront s'ajouter tous au nombre sans cesse croissant, déjà, par définition, des Hänon caroniens, qu'on n'ose appeler eux-mêmes « originaux », et encore moins « originels ».

Car l'*origine*, chez Hänon...

Mais c'est précisément ce dont il a parlé hier, lors de sa propre conférence : *Odysseüz Hännon, ses doubles, et le problème de l'origine.*

Depuis le temps qu'il le cultive, c'est un sujet qu'il pourrait traiter les yeux fermés, la tête en bas, et en commençant par la fin. Sa propre dextérité, en la matière, l'agace un peu, même. Elle lui donne parfois, paradoxalement, le sentiment d'être un imposteur. Non pas un imposteur par défaut : un imposteur par excès. Il est capable de parler d'Hännon pendant des heures : sans être assuré, bien sûr, d'être toujours neuf, très personnel ou très brillant dans ses propos ; mais sans dire non plus trop de sottises, sans commettre d'inexactitudes, et sans rencontrer de véritables embarras. Or, un peu de difficulté sérieuse le rassurerait, en un sens, rendrait à sa pensée, s'il en a vraiment une, une consistance qui se dérobe, une honnêteté peut-être, une fraîcheur, certainement ; et rétablirait, surtout un peu d'excitation dans

une relation intellectuelle qui, avec les années, s'est faite exagérément routinière à son gré.

Ils ont tellement parlé d'Hänon, Pierre et lui ! Autour de tant de tables, dans un si grand nombre de trains, sur tellement de terrasses, à des heures si étranges...

À vrai dire, c'était surtout lui qui parlait.

Pierre après tout n'était pas un intellectuel, ainsi qu'il se plaisait à le rappeler régulièrement ; et de fait, on avait tendance à l'oublier, quand on avait une conversation avec lui. Ce n'était même pas, au fond, un homme d'une curiosité d'esprit très soutenue. Il avait bien dû lire, à sa façon cavalière, deux ou trois livres du maître caronien, feuilleté rapidement la plupart des autres, jeté un coup d'œil sur le dos de leurs couvertures, ou considéré plus ou moins distraitemment les photographies d'une biographie. Ça oui. Mais pas beaucoup plus. Pierre, le Pierre ancien, en tout cas, ne s'intéressait pas au fond des choses ; et moins encore au fond des œuvres. Cela ne l'empêchait pas d'avoir sur elles, et sur les hommes, les arts, les circonstances, et même sur des questions dont il était supposé ne rien connaître du tout, des vues à l'emporte-pièce, souvent narquoises, presque toujours extraordinairement pénétrantes, inattendues, stimulantes.

« Ton Hänon... », disait-il. Mais il était parfaitement capable de déclarer tout à fait imbécile, et à très juste titre, un gros ouvrage de critique universitaire qu'il avait tenu trois minutes entre les mains.

« Ton Hänon... » Mais c'est lui qui par une toute petite question surprenante, judicieuse, et dont il écouterait à peine la réponse, pouvait très involontairement inciter au choix de ce qui serait, pour quinze ou

vingt étudiants de maîtrise, le sujet d'une année de séminaire.

« Ton Hänon... » Hélas! il y a beau temps que ce n'est plus *mon* Hänon, pense le voyageur, et même s'agissant de la seule France. Bien sûr, ç'avait été une expérience merveilleusement exaltante que de découvrir, adolescent, il y a de cela quinze ou vingt ans, grâce à deux ou trois vagues allusions au fond d'un article dans une revue littéraire, à partir de certains détails biographiques du plus haut pittoresque, sur de premières lectures, au demeurant très peu nombreuses – car presque rien de lui n'était traduit à l'époque –, un écrivain de première grandeur, alors complètement inconnu en Europe occidentale; et scandaleusement méconnu, même, dans sa propre patrie, où un demi-siècle après sa mort son œuvre était interdite de publication, et où tout était fait pour que soit oublié jusqu'à son nom. Bien sûr, bien sûr. Mais ce nom et cette œuvre, une fois qu'ils ont commencé à faire un peu parler d'eux des deux côtés de l'Atlantique, ne sont pas restés longtemps sous le boiseau. Et il y a maintenant plusieurs années qu'ils ont à peu près rejoint, dans le saint des saints de la littérature moderne, ceux de Proust, de Joyce, de Kafka ou de Pessoa, pour s'en tenir à des déités de comparables importance et prestige; avec, en faveur d'Hänon, même, il faut bien le reconnaître, un je-ne-sais-quoi d'à la mode, ces temps-ci, de prévisible dans les conversations, de trop attendu dans les allusions qui lui sont faites, jusque dans la grande presse. Les références à sa personne et à ses écrits, à force d'être fatales, dernièrement, sont devenues presque aussi agaçantes qu'ont pu l'être en leur temps les rituelles et sommaires dévotions à Kafka, ou plus

récemment à Pessoa ; cultes qui pour s'être un peu vulgarisés, à un moment ou à un autre, ne mettent nullement en cause, bien entendu, le génie des grands hommes qui en sont l'objet. Mais les premiers desservants, parfois, éprouvent une certaine nostalgie à l'égard de l'époque où ils étaient presque seuls dans leur découverte éblouie. Leurs mots ne leur semblent plus tout à fait à eux, non plus que l'objet de leur vénération ancienne.